

On ne tue pas seulement un régime par l'emploi de la force matérielle. On peut aussi le tuer par un savant usage de la calomnie, en semant la déconsidération sur l'élite des hommes qui le représentent ou le servent, et sur les grands corps qui sont ses forces vives, tels que la magistrature et l'armée. Trop longtemps les pouvoirs publics ont laissé le champ libre à l'outrage et au mensonge. Il est urgent de restaurer, dans ce pays de la Déclaration des droits de l'homme, le respect de la personnalité humaine.

Des journalistes républicains, égarés par l'esprit de corps et se prêtant à des solidarités regrettables, protègent une impunité néfaste et allèguent qu'ils défendent la liberté.

Si les lâchetés qu'ils escomptent leur donnent triomphe, l'avenir montrera qu'en perpétuant l'anarchie, ils travaillent pour la dictature. Ils devraient se souvenir de Brumaire et de Décembre dont les attentats contre la presse furent, hélas ! un soulagement pour une foule de consciences écœurées.

JOSEPH FABRE.

THÉÂTRES

La Musique à l'Exposition.

La Société des Chanteurs de Cologne. — L'Union chorale des étudiants d'Upsal.

Des Chanteurs de Cologne il n'y a pas grand'chose à dire. Ils n'ont pas l'impeccable sûreté de leurs confrères de Vienne. Ils n'en ont pas non plus l'inquiétante virtuosité. Et il faut bien avouer que leur répertoire n'est pas d'un intérêt très vif. J'ai peur qu'en Allemagne, tout comme en France, il n'y ait des compositeurs pour orphéons. Leurs chœurs ne ressemblent pas tout à fait aux nôtres. La forme de la mélodie est moins sèche; elle a quelque chose de plus souple et de plus nourri; j'aurais presque envie de dire: de plus gras... Sont-ils plus « musicaux » ? On n'oserait l'affirmer. Le dessin de la mélodie, la plénitude des harmonies surprend un peu d'abord, et charme. Il se pourrait qu'en fin de compte, il n'y eût guère plus de musique dans ces ouvrages estimables que dans les nôtres. La vérité, c'est qu'après quelques morceaux, la même impression de monotonie se produit, qu'après l'audition de nos « orphéons ».

Ce qui est supérieur, encore une fois, c'est l'ensemble, la sûreté de la direction, et la netteté de l'exécution. Il convient d'en féliciter M. Fédor Berger, qui conduit sa troupe avec une rare intelligence.

Je me reprocherais d'oublier M^{lle} Thérèse Pott, qui

a joué fort joliment du Schumann et du Mendelssohn; M. Frédéric Grützmacher, violoncelliste, qui joue du Popper, et surtout M^{lle} Frida Felser qui a chanté plusieurs morceaux, entre autres deux chansons qu'elle a dites avec infiniment de bonne grâce et de talent.

*
* *

J'arrive enfin aux triomphateurs de l'Exposition musicale; à la Société chorale des étudiants d'Upsal.

La joie qu'ils nous ont donnée a été complète. A la correction de leurs confrères de Vienne et de Cologne, ils joignent je ne sais quelle grâce souple et aisée. Leurs voix, plus jolies peut-être, sont aussi sûres. Ils semblent, non pas seulement exécuter parfaitement de la musique parfaitement apprise, mais chanter pour leur plaisir, parce que rien n'est plus beau que la musique, et que rien n'égale le plaisir qu'elle donne.

Chez eux, la complète unité que nous admirons chez les autres, n'est pas acquise; elle est spontanée. La musique qu'ils chantent, on devine qu'ils l'aiment, qu'elle émane d'eux-mêmes, sans effort et presque sans travail. Pour mieux dire, elle et eux sont sortis, gracieux et robustes, de la terre suédoise, où dort tant d'héroïsme et tant de poésie, la seule peut-être qui ait gardé jusqu'à nos jours une naturelle originalité.

Amoureux des larges espaces et des courses lointaines, comme tous les peuples qui vivent de la mer, la sévère nature les tient murés pendant de longs hivers. Et l'on dirait que leur histoire est faite aussi de longs sommeils suivis de réveils fous, où s'agitent et frémissent des énergies accumulées. C'est le roi Olaf, contemporain de Charlemagne, dont ils nous chantaient hier l'admirable et tumultueuse légende; c'est Gustave-Adolphe, Charles XII, dont notre vaillant ami Gabriel Syveton vient de tracer un si vivant portrait (1); et c'est, après des siècles d'apparente immobilité, les courses éperdues et victorieuses à travers l'Europe. Puis, un long silence, encore. Et, brusquement, c'est la surprenante floraison des Ibsen et des Bjornson, des poésies à l'imagination la plus abondante, la plus hardie...

C'est que la mer, tentatrice d'aventures, est aussi la « chantante mer », et qu'elle crée des poètes aussi bien que des héros. L'action est impossible aujourd'hui pour ceux qui ne sont pas très forts, c'est-à-dire très riches; et la poésie, après tout, est une manière d'action pacifique. C'est agir que de faire et que de traduire de beaux rêves.

Et ces rêves, qu'ils s'épanouissent en poésie ou en musique, ont une même et unique origine: la na-

(1) *Charles XII au camp d'Altranstadt*, avec une préface de M. le duc de Broglie, par Gabriel Syveton.

ture. Rappelez-vous l'ardente exaltation qui s'empare des personnages d'Ibsen lorsque le printemps apparaît; rappelez-vous leur constante aspiration vers « le Sud », vers les pays du soleil. Et voyez les chants qui forment le répertoire des étudiants d'Upsal. C'est le sentiment de la nature qui y éclate avant tous les autres, même dans les chants plus particulièrement héroïques. Chose assez curieuse, on n'y trouve pas trace des épopées relativement récentes qui remplirent le xvii^e et le xviii^e siècle. On dirait que cette gloire, outre qu'elle a été acquise hors du pays même, leur paraît trop artificielle, je veux dire obtenue par une habileté trop humaine, trop civilisée. Ce qui les passionne, c'est la légende, le temps où l'homme presque désarmé avait à lutter contre les éléments plus encore que contre ses semblables. Cela est explicable, si l'on pense que cette lutte contre la nature et sa puissance, ils la soutiennent presque chaque jour. Que ce soit la mer qui vienne battre leurs côtes, ou la neige qui les emprisonne dans leurs maisons, c'est contre la nature qu'ils ont à combattre, et d'elle qu'ils cherchent à triompher... Voyez, dans la *Rue des Nations*, le pavillon de la Suède, avec ses étages superposés, ses clochetons et ses tourelles qui grimpent l'un sur l'autre. N'y sent-on pas le désir acharné d'échapper, soit à la pénétrante humidité du sol, soit aux lourdes et subtiles chaleurs de l'été?

Et c'est de la nature, aussi, qu'ils tirent leurs joies les plus fortes et les plus profondes. Ils sont contraints de vivre serrés contre elle. Elle est pour eux la mère et la nourrice. Ils ne sauraient exister sans elle; ils la retrouvent, toujours proche, à tous les moments de la vie. Elle fait corps avec eux.

De là vient le caractère très particulier de leur musique. J'avais regretté, en lisant le programme des deux concerts suédois, d'y voir figurer si peu de chants populaires. Or, — si l'on excepte, naturellement, les chansons françaises qu'ils ont eu la galanterie de nous chanter, — il n'est pas un de leurs chœurs qui ne soit profondément empreint de ce sentiment de la nature, qui donne tant de charme aux chants sortis du peuple. Cela, je crois bien, est à peu près unique, que des « artistes » de profession aient gardé l'amour de la terre natale et puissent l'exprimer avec autant de naïveté pénétrante que les rapsodies populaires. Et c'est si bien la nature qui est leur inspiratrice originelle, qu'en vérité, elle manquait, l'autre jour, à leurs chants. Les plus beaux d'entre eux, — par exemple, celui que M. Lundquist a dit avec une si magnifique ampleur, — ont besoin des montagnes, des sapins, de la mer entre lesquels ils ont été conçus. Ils ont une saveur singulière de plein air; ils sont nationaux à un degré rare.

Et cette union étroite entre les chants et la nature,

on dirait que les chanteurs viennent la renforcer encore. Eux aussi sont bien de « chez eux ». Grands et robustes, avec leurs yeux limpides, leur tête bien attachée aux solides épaules, ils sont à la fois massifs et souples: ils évoquent les sapins élancés qui verdissent leurs montagnes; et, — avec un peu de bonne volonté, — leur gaie casquette blanche semblerait une touffe de neige vierge couronnant les plus hautes branches... Leurs voix, aussi, ont quelque chose de rude à la fois et de tendre. Dans la légende d'Olaf, ils ont rendu avec une force extraordinaire le tumulte des guerriers apprenant la mort du Roi. Et avec quelle charme mystérieux ils ont dit la *Danse du Neck*, la même qui figura dans *Hamlet* (fort gâtée d'ailleurs)! Et quelle gaité dans le chant d'Ingrid, quelle exubérance de joie!... Et, surtout, comme toutes les nuances, — les nuances de sentiment, — sont exprimées par eux!

A ce point de vue, la *Noce de paysans suédois* est surprenante; après la joie simple du *Cortège nuptial*, quel recueillement dans *A l'église*, quelle cordialité dans la *Chanson des souhaits*, et quelle abondance de gaité, quelle folie de gestes, de danses et de chants, dans *A la ferme!*... On reste confondu, d'abord, que des sentiments si différents puissent être traduits avec une expression si juste et si précise. Mais c'est que ces sentiments viennent directement de la nature, ces jeunes gens chantent ce qu'ils aiment. Leur pays a inspiré ces poèmes et ces musiques, et il leur a donné l'instinct musical. Cela suffit pour qu'à leur tour, ils aient pu nous donner l'impression trop rare de quelque chose de délicat et de parfait.

Faut-il, maintenant, tenter de définir la musique suédoise? Ce serait assez malaisé. Aussi bien, ce qui précède a-t-il pu nous renseigner sur quelques-uns de ses caractères. Si vraiment elle est le produit direct, spontané du sol, ce que nous savons, au moins par les livres, de la Nature suédoise, suffirait à nous fixer. Mais il ne faut pas se fier aveuglément à la théorie du « milieu ».

Ce pays fait de contrastes, tantôt brûlant, tantôt glacé, on dirait que sa musique doit être excessive. C'est le contraire. Il semble que des influences opposées aient agi l'une sur l'autre, et se soient mutuellement tempérées. Point d'éclat, point de grosse gaité, comme dans certaines chansons allemandes. Point de ces accents désolés comme on en trouve aux deux extrémités de l'Europe, dans les chants populaires russes et espagnols.

C'est que ceux-ci considèrent la nature « en fonction » de leur destinée, comme on dit en mathématiques. Ils lui en veulent des obstacles qu'elle apporte au développement de la vie, de son impassibilité devant la douleur humaine; sa force invincible les décourage et les épouvante. Les Suédois aiment la

nature avec plus de simplicité. Et, quand on l'aime pour elle-même, elle n'inspire pas l'excès. Elle est apaisante, au contraire, parce qu'elle montre que rien n'est éternel que l'éternel recommencement des choses. La tristesse des campagnes neigeuses et des golfes gelés atténue l'exubérance de la jovialité campagnarde, et la garde de toute vulgarité. La tristesse de la musique suédoise, aussi, est tempérée. Elle reflète surtout la mélancolie mystérieuse d'un pays tout rempli de légendes. Et cette mélancolie et ce mystère paraissent, en somme, être des caractères essentiels.

Mais à quoi bon analyser et définir? Cette musique a le charme; et elle est vraiment de la musique. Qu'importe, dès lors, de quoi elle est faite! Vous vous rappelez la jolie réponse de Perdican, sur la rose : « Je sais seulement qu'elle est belle et qu'elle sent bon. »

JACQUES DU TILLET.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ÉTRANGER

From Capetown to Ladysmith (de Capetown à Ladysmith) par G. W. STEEVENS (Tauchnitz, éd. Leipzig).

Steevens, le brillant journaliste qui suivit les armées anglaises dans l'Afrique du Sud et mourut de la fièvre typhoïde à Ladysmith, nous laisse dans ce volume des mémoires intéressants et dans lesquels il se manifeste, en même temps qu'excellent reporter, champion ardent de l'impérialisme. Dans les nombreux voyages qu'il avait faits jusque-là comme correspondant, fût-il en Égypte, aux Indes, en Turquie, en Allemagne, à Rennes ou au Soudan, il ne perdit jamais de vue l'objet principal de son ambition : la grandeur de l'Angleterre. Cela seul aurait déjà suffi à fonder sa réputation dans son pays, mais Steevens avait encore un rare talent d'observation rapide et sûre, un style incisif, clair et coloré. Ses impressions, à peine ressenties, étaient déjà présentées au public sous l'aspect de petits tableaux de vie, faciles à comprendre et à retenir. Par son éducation à Oxford, il était apte à la carrière sérieuse d'homme de lettres; il prouva son esprit et sa science d'humaniste par les *Dialogues des Morts* qu'il publiait à sa sortie du collège. Mais le journalisme le tentait; il s'y adonna avec toute l'impétuosité de son caractère. Lord Kitchener dit de lui qu'il était le meilleur correspondant qu'on pût voir, toujours brillant et plein d'entrain, et, qualité que le général estime particulièrement, sachant toujours se débrouiller. Les articles de Steevens sur la guerre sud-africaine ont

un vif intérêt; ils témoignent d'une singulière lucidité d'appréciation. Dès le début Steevens comprit que les Boers étaient des ennemis patients qu'il serait long de vaincre. Il ne douta point du succès définitif de l'Angleterre, mais ne s'en exagéra pas la rapidité. Sajoie après une victoire est extrême, mais il se donne la peine de l'exprimer avec art : « La fusillade des Boers s'arrêta avec une rapidité presque magique... Dès qu'un groupe d'ennemis surgissait à l'horizon, une grêle de feu le faisait rentrer dans la terre. La colline devint tout à coup bleue, d'un bleu de ciel; c'était le veldt qui brûlait. Puis, au milieu du bleu se fit une tache noire, vite grandissante, striée de soufre et toujours bordée de bleu par le feu qui s'étendait. Dieu vienne en aide aux ennemis blessés qui gisent là-bas! » Le temps passé à Ladysmith, dans la ville pestiférée, lui fut insupportable. Il se plaint avec verve pourtant, écrit assidûment à ses journaux, s'amuse à faire des paris sur les dégâts possibles des bombes attendues. Il s'impatientait de la lenteur des Anglais, et à ce moment certes il avait raison; il aurait souhaité faire venir au sud de l'Afrique tous les Anglais capables de manier une arme, afin d'avoir plus vite fait. Quand on l'enterra dans le cimetière de Ladysmith, les feux des Boers qui faisaient des reconnaissances éclairaient lugubrement le petit convoi. Un poète dit de Steevens : « Il avait tout le temps devant les yeux notre Angleterre — Qui verse son sang et son argent — Pour partager avec tous l'héritage de la liberté! » Les circonstances funèbres pour lesquelles ces vers furent composés nous empêchent de considérer comme une plaisanterie cette conception de la politique anglaise.

Moderne Dramen (Drames modernes), par WILHELM WEIGAND (Herman Lukaschik, éd. Munich).

M. Wilhelm Weigand a publié déjà un bon nombre de volumes assez variés : des poésies, un roman, des essais divers de psychologie et notamment une étude sur Friedrich Nietzsche. Il donne maintenant un recueil de pièces de théâtre, dont la profondeur n'est pas extraordinaire, mais qui sont vives, spirituelles et d'une lecture aisée. L'action s'y engage rapidement et marche sans maladresse à un dénouement facile à prévoir dès le début sans doute, mais agréable et en parfait accord avec le bon sens. M. Weigand ne cherche pas à créer des types inédits; il observe les courants les plus à la mode et se moque avec bonhomie, presque avec indulgence, des défauts contemporains les moins contestables, et par exemple du fâcheux travers de ces jeunes gens de très bonne famille, qui, tout en postulant la main d'une héritière, ne se croient pas obligés de rien changer à leur vie joyeuse; c'est la *Fin de don Juan*,